



HAL
open science

A l'ombre des arbres chez Jules Verne

Eric Hendrycks

► **To cite this version:**

| Eric Hendrycks. A l'ombre des arbres chez Jules Verne. Inter-Lignes, 2017. hal-02862375

HAL Id: hal-02862375

<https://hal.science/hal-02862375>

Submitted on 9 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

À L'OMBRE DES ARBRES CHEZ JULES VERNE

ÉRIC HENDRYCKS
C.E.R.E.S. Institut catholique de Toulouse

Pour moi, j'aimerais tenter de faire revivre, dans le domaine de la littérature au moins, cet univers d'ombre que nous sommes en train de dissiper. J'aimerais élargir l'auvent de cet édifice qui a nom « littérature » et en obscurcir les murs, plonger dans l'ombre ce qui est trop visible...¹

RESUMES

L'ombre est tout aussi constitutive de l'arbre que le sont le tronc, les branches, les racines, auxquels on l'associe communément. À ce titre, Jules Verne, dans les « Voyages extraordinaires », propose quelque chose qui participe d'une poussée intérieure : l'ombre des arbres dissimule autant qu'elle révèle le sort des protagonistes, tout en levant le voile sur l'auteur. En effet, « Verne » c'est l'autre nom de l'« aulne », cet arbre des rivières dont les caractéristiques ne pouvaient que plaire à l'auteur. Mais c'est à de nombreuses essences d'arbres et à leur ombre germinatrice que nous nous intéresserons.

Mots-clés : Verne, ombre, habitation, cheminement.

Shadow is just as constitutive of the tree as are it the trunk, the branches, the roots, to which it is commonly associated. As such, Jules Verne, in the " Extraordinary Journeys ", offers something that is part of an internal push: the shadow of trees hides so much that it reveals the fate of the protagonists, while raising the veil on the author. Indeed, "Verne" it is the other name of the "alder", this tree of the rivers whose characteristics could only please the author. But it is in many species of trees in their productive shadow that we will be interested.

Keywords: Verne, shadow, dwelling, journey.

La sombra es tan constitutiva del árbol que lo son el tronco, las ramas, las raíces, con los cuales se lo asocia comúnmente. Como tal, Jules Verne, en los " Viajes extraordinarios ", propone algo que es parte de un empuje interior: la sombra de los árboles disimula tanto como revela la suerte de los protagonistas, levantando al mismo tiempo el velo sobre el autor. En efecto, "Verne" es el otro nombre del "aliso", este árbol de los ríos cuyas características no podían sino agradar al autor. Pero es por numerosas esencias de árboles y por su sombra germinativa que nos interesaremos.

Palabras claves: Verne, sombra, vivienda, camino

Si l'arbre représente communément un symbole de stabilité, de solidité, il est un aspect plus éthéré, impalpable, et pourtant tout aussi constitutif : son ombre.

Or, le principe même de l'ombre nous invite à débusquer un auteur chez lequel l'arbre n'offre pas, en terme de réception, l'évidence de sa présence, mais propose, voilé, un espace aménagé où l'arbre aurait une toute aussi grande importance, justement parce qu'il s'agirait de lever le voile. Ainsi, quel

¹ Junichirô TANIZAKI, *Éloge de l'ombre*, Paris, Verdier, 2011, p.84. Cité par Philippe Bonnefis, *Mesures de L'ombre*, Presses Universitaires de Lille, 1987, p.9.

auteur entretient un lien intime avec la paucité ombragée des arbres évoqués dans ses textes ? Quel auteur propose quelque chose qui participe d'une poussée intérieure, d'un excès rentré ?

La première intimité est peut-être celle du nom. À ce titre, celui de Jules Verne est signifiant. « Verne » c'est l' « aulne », et plus précisément « aulne noir ». Nous est ainsi révélée la face cachée, la face obscure d'un nom².

L'aulne, cet arbre des rivières, possède deux caractéristiques principales : il laisse échapper une substance réputée pour ses vertus tinctoriales, comme le souligne Philippe Bonnefis³, et recherche particulièrement la proximité avec une source d'eau.

Mais quel rapport Jules Verne entretient-il avec l'ombre ? Plutôt que de vivre de plain-pied avec celle-ci, Verne a besoin de s'y enfoncer. Si nous prenons le cycle calédonien de Verne, considéré comme le plus intime parce que faisant référence à l'Ecosse, pays de ses ancêtres, nous constatons qu' *Une ville flottante*, *Les Indes noires*, et *Le Rayon Vert* évoquent plus ou moins métaphoriquement une ascension vers la lumière, une tentative de s'arracher aux profondeurs et aux ténèbres⁴. » C'est donc dans la mine [...] » qu'il faut aller le débusquer, « en particulier dans la houillère des *Indes Noires*, dans ce creuset où s'accomplissent au fil des siècles de bouleversantes mutations. Si bouleversantes déjà pour la nature, mais autrement bouleversantes pour lui-même, si l'on veut bien réfléchir à ceci, qu'à mesure que l'arbre se pétrifie, se carbonise, le nom de Verne vire au noir ! Car le nom de Verne a épousé le destin de l'arbre jusque-là, jusqu'à ce dénouement. Au point que Verne n'aura jamais touché de si près au lieu où brille son essence secrète qu'à cet instant précis où la nymphe de l'Aulne, pour ainsi dire, l'ensorcelle, l'attire à elle sur l'air du *Nigra sum sed formosa* du cantique des cantiques⁵ ».

Quant à l'eau, de très belles études ont été proposées sur l'importance de cet élément chez Jules Verne, à travers les lacs, les rivières, les eaux de la mer... Mais une seule forme liquide nous intéresse ici : la chute d'eau, à laquelle nous préférons le terme de cataracte, comme principe d'opacification, de voilement nécessaire au dévoilement. « Voir chez Verne ces fleuves que l'on descend ou remonte en d'extraordinaires périples, et dont une chute, un saut, rompt soudain le cours. Ces fleuves qui tous affluent, suivant en cela la pente imaginaire qui oriente l'hydrographie vernienne, vers une petite rivière bretonne laquelle va se jeter tout bonnement en rade de Brest. Cette rivière, c'est l'Aulne »⁶

La question de la cataracte serait-elle une variante de la question des origines ? Peut-on habiter une cataracte ? On peut toujours s'en donner l'illusion. Nous pouvons ainsi lire dans *Une Ville flottante* : « Nous arrivions au village de Niagara-Falls. Le docteur m'entraînait à un magnifique hôtel, superbement nommé Cataract-House⁷. »

Remarquons qu'habitable, la cataracte le serait presque proprement :

Au milieu des vapeurs d'eau pulvérisées, nous passâmes derrière la grande chute. La cataracte tombait devant nous comme le rideau d'un théâtre devant les acteurs. Mais quel théâtre, et comme les couches d'air violemment déplacés s'y projetaient en courants impétueux ! Trempés, aveuglés, assourdis, nous ne pouvions ni nous voir ni nous entendre dans cette caverne aussi hermétiquement close par les nappes liquide de la cataracte, que si la nature l'eût fermée d'un mur de granit !⁸

Nous voici sous les chutes, derrière la scène... Pour en arriver là, les protagonistes ont dû suivre un chemin semé de pierres noires. Les conditions symboliques d'accès à la chose sont les mêmes que celles qui nous préoccupent : il d'agit d'y aller à tâtons, de marcher en aveugle. Beaucoup de romans verniens disent un voyage au bout de la nuit. De la nuit et du silence. « Car à qui tendrait l'oreille on

² Allusion également à l'étude de Roger Maudhuy, *Jules Verne : la face cachée*, laquelle étude ne cache aucun des aspects sombres de l'écrivain.

³ Philippe BONNEFIS, *Mesures de l'ombre*, op.cit., p.25.

⁴ Voir l'étude de Michel Sanchez-Cardenas, *Voyage au centre de la Terre-Mère : Jules Verne chez le psychanalyste*, qui analyse dans le roman *Voyage au centre de la Terre* les rapports complexes et inconscients que l'auteur entretient avec la terre.

⁵ Philippe BONNEFIS, op.cit., p.25.

⁶ *Ibid.*, p.29.

⁷ Jules VERNE, *Une Ville flottante*, Paris, Hachette, « Grandes œuvres », Paris, 1996, p.125.

⁸ *Ibidem*, p.132.

opposerait un « chut ! » retentissant. Chute d'eau ou cataracte, double métaphore de la surdité et de la cécité. Voyez et entendez, prononce le texte »⁹, voyez et entendez ce que j'opacifie et ce que je tais.¹⁰ Mais l'aulne apparaît-il dans les romans verniens ? Joue-t-il un rôle quelconque ? Son ombre est-elle évoquée ? Si tel était le cas, nous serions ainsi au plus profond de l'intimité vernienne...

Il s'avère que cet arbre n'est pas cité... sauf une fois, une seule occurrence, dans un roman plutôt méconnu : *Kériban le têtu*, paru en 1883. Cet ouvrage narre les aventures d'un vendeur de tabac turc, Kériban, et d'un de ses clients, un hollandais, Van Mitten. Les deux hommes font le tour de la mer Noire parce que Kériban refuse de payer une taxe imposée par le sultan. C'est un roman d'aventures comique, aux situations ubuesques, aux personnages principaux antinomiques : Kériban est fier et têtu, énergique, alors que Van Mitten est plutôt soumis et lymphatique.

Nous avons espéré que l'aulne, s'il était mentionné, serait révélateur de quelque chose de l'ordre de l'intime... voici le passage.

Cette étape côtoyait la lisière de forêts superbes, qui s'étagent sur les collines, dans lesquelles abondent les essences les plus variées, chênes, charmes, ormes, érables, platanes, pruniers, oliviers d'une espèce bâtarde, genévriers, aulnes, peupliers blancs, grenadiers, mûriers blancs et noirs, noyers et sycomores¹¹.

Or, cette seule occurrence, noyée parmi d'autres essences d'arbres, apparaît juste après une scène comique où l'on se moque de l'absence de grosses moustaches chez Van Mitten pour parfaire son costume de Kurde. La seule intimité de l'ouvrage en lien avec son auteur, mais qui ne tient pas à la présence éphémère de l'aulne, réside, à travers le personnage de Van Mitten, dans l'évocation des problèmes conjugaux que connaissait alors Jules Verne. Rien de probant donc pour l'aulne.

Il faut donc élargir l'étude aux autres essences d'arbres dont l'ombre serait mentionnée. Les résultats sont alors plus intéressants. On peut constater d'emblée une richesse de variétés d'arbres. On trouve entre autres l'ombre de saules, de chênes, de bouleaux, de mélèze, de sapin, de noyer, d'ombu, de palmiers, de tecks, de baobabs, d'érables, de gommiers, de peupliers, d'azedarachs, de cyprès, de sycomores, ... et quand l'essence précise n'est pas évoquée, il s'agit alors d'une pluralité d'espèces regroupées sous des appellations comme « parcs ombragés », « forêts » ou encore plus simplement « arbres ».

Ainsi, lorsque Jules Verne évoque dans *Les Indes noires* le sous-sol écossais, gigantesque houillère abritant des lacs, il le compare à un « comté souterrain auquel il ne manquait, pour être habitable, que les rayons du soleil, ou à son défaut, la clarté d'un astre spécial »¹² Et, même si de vastes lacs constituent ici l'élément liquide que l'on retrouve toujours chez Jules Verne, l'auteur déplore aussitôt l'absence de « bouleaux et de chênes », et par conséquent « l'impossibilité d'allonger leurs grandes ombres »¹³ à la surface de l'eau. L'eau et la flore, éléments essentiels pour rendre un endroit plaisant et harmonieux, ne sont pas ici réunies.

Une première piste se dégage : l'arbre et son ombre semblent indissociables de la notion d'habitabilité d'un lieu, possible alors même au plus profond d'une nature sauvage. Les premiers pas des héros verniens sont en effet souvent matérialisés sous la forme d'une demeure, d'une habitation qui leur permet paradoxalement de se fondre plus facilement dans l'environnement. Il est essentiel que l'équilibre ne soit pas bouleversé pour que l'intégration se déroule au mieux et que le héros soit heureux. Même lorsque l'habitation n'est pas décrite dans le détail on sait toujours que celle-ci est ombragée parce qu'entourée d'arbres. Cette ceinture végétale devient une couverture, une protection. C'est le cas de « Wilhemstaf » la maison de Zieger dans laquelle les protagonistes des *Frères Kip* passent une soirée. Elle est, écrit l'auteur, « ombragée sous les hautes frondaisons »¹⁴ de diverses variétés d'arbres. Mais le lien qui s'établit entre l'édifice humain et les arbres ne se borne pas à cela.

⁹ Philippe BONNEFIS, *Mesures de l'ombre*, op.cit., p.32.

¹⁰ Philippe SCHEINARDT, dans l'article « Baisser de rideau aux chutes du Niagara » montre l'ambivalence des tensions qui habitent celui qui contemple les chutes du Niagara, in *Jules Verne et les Etats-Unis*, Revue Jules Verne n°15, Amiens, 2003.

¹¹ Jules VERNE, *Kériban le têtu*, Paris, Hachette, « Grandes œuvres », Paris, 1978, p.277.

¹² Jules VERNE, *Les Indes noires*, Paris, Hachette, « Grandes œuvres », Paris, 1977, p.62.

¹³ *Ibidem*, p.63.

¹⁴ Jules VERNE, *Les frères Kip*, Paris, Hachette, « Grandes œuvres », Paris, 1990, p.248.

La demeure idéale est celle qui est tellement respectueuse du terrain sur laquelle elle est construite qu'elle disparaît entièrement dans le décor. Ainsi dans le roman *La Jangada* la maison de Joam Garral, si étendue soit-elle, est à peine visible, « à demi cachée sous de beaux arbres »¹⁵, dont les troncs eux-mêmes disparaissent sous d'autres végétations encore.¹⁶

Cette protection que semble offrir l'ombre des arbres, propice à l'installation de l'homme au sein même d'une nature hostile, existe également dans des régions plus urbanisées. Dans *Le Rayon vert*, les oncles d'Helena Campbell vivent dans un havre de paix, un de ces « cottages enfouis sous les arbres », niché dans « un fouillis d'arbres magnifiques, au milieu d'un réseau d'eaux courantes, sur un sol accidenté, dont le relief se prêtait à tous les mouvements d'un parc »¹⁷. L'habitation se fond parfaitement dans le décor et permet d'échapper au fracas industriel du chantier naval tout proche. C'est d'ailleurs en partie cette harmonie retrouvée qui incite l'héroïne à partir à la recherche de ce phénomène purement esthétique qu'est le rayon vert.

Dans *Une ville flottante*, les héros, qui contemplent les chutes du Niagara depuis la rive, se voient indiquer une villa, Clifton House, « au milieu des arbres, à mi-colline »¹⁸. Clifton House est à ce titre complémentaire de l'hôtel pour touristes « Cataract House » dans le sens où la villa propose un logement plus intime. « C'est là que nous demeurons en famille »¹⁹, précise le capitaine Corsican. Mais c'est également un lieu de convalescence pour Ellen, E-L-L-E-N, cette autre Hélène, autre Helena, une jeune femme qui a perdu ici la raison mais qui semble la recouvrer à Clifton House, maison perdue dans les arbres et aux effets thérapeutiques. À ce propos, remarquons que toutes les héroïnes écossaises de Verne s'appellent Hélène²⁰ ... Petite parenthèse ici pour rappeler le lien étroit entre le prénom « Hélène » et le platane ombreux ainsi que le lien étymologique entre Hélène et la torche, le feu qui consume, qui carbonise.

Si les bienfaits des arbres et de leur ombre sont évoqués de manière très majoritaire pour la demeure individuelle ou familiale, Verne étend parfois le phénomène à la cité toute entière. Ainsi, dans le roman intitulé *Les Cinq cents millions de la Bégum*, l'auteur nous présente une cité idéale, France-Ville, laquelle, bien que construite sur des principes scientifiques, est parfaitement intégrée à la végétation, présente autour de la ville mais aussi à l'intérieur. Ainsi, France-Ville se dissimule sous des arbres, comme une simple demeure et se fond également dans le paysage²¹.

Cette idée était déjà annoncée par Jules Verne lors d'un discours intitulé « Une ville idéale » et prononcé à Amiens en 1875. Il évoquait dans ce discours la place de la nature dans la ville comme facteur nécessaire à une vie agréable. Amiens, qu'il avait prise comme exemple, devenait ainsi « une oasis. De grands arbres y répandaient une ombre fraîche. L'air était embaumé. Un joli ruisseau murmurait à travers toute cette végétation. »

Le principe de cette utopie²² est repris dans un roman ultérieur, avec pour cadre une construction humaine moins étendue qu'une ville mais tout de même aussi vaste qu'un village... aérien celui-ci. Dans le roman intitulé *Le Village aérien*, qui nous plonge au cœur de l'Afrique, les deux héros explorateurs découvrent une peuplade vivant dans les arbres, les Wagddis. Il s'agit en réalité de tout un village, « sur une étendue telle qu'on ne pouvait en apercevoir les limites »²³, précise l'auteur. La particularité de ce village est non seulement d'être invisible depuis le sol, car la plate-forme gigantesque sur lequel il repose est située à bonne hauteur dans l'épais feuillage, mais aussi de rester tout de même sous les frondaisons des arbres gigantesques. C'est plus qu'un entre-deux entre la terre et le ciel, c'est une espèce de fac-similé de ce qui est habituellement au sol. D'ailleurs les Wagddis ont recouvert la plate-forme de terre battue et les branches sont tellement colossales, les points d'appui

¹⁵ Jules VERNE, *La Jangada*, Paris, Hachette, coll. « Livre de Poche », 1977, p.22.

¹⁶ L'article de Laurence SUDRET, intitulé « Une création humaine adaptée à la nature », issu de *Jules Verne, Cent ans après*, Actes du Colloque de Cerisy, Rennes, Terres de Brume, 2005, évoque avec précision les liens qui s'établissent entre la nature et l'édifice humain.

¹⁷ Jules VERNE, *Le Rayon vert*, Paris, Hachette, Le livre de poche, coll. « Classiques », 2005, p.12.

¹⁸ Jules VERNE, *Une Ville flottante*, op.cit., p.133.

¹⁹ *Ibidem*, p.133.

²⁰ Remarque faite par Philippe BONNEFIS, *Mesures de l'ombre*, op.cit., p.26.

²¹ L'étude de Christian MONTES intitulée *Jules Verne et la géographie* propose, entre autres, une analyse de la division de l'espace en milieu urbain propre à Verne.

²² Lire l'essai de Nadia MINERVA, *Jules Verne aux confins de l'utopie*, Paris, L'Harmattan, 2003.

²³ Jules VERNE, *Le Village aérien*, Paris, Hachette, coll. « Grandes œuvres », 1990, p.132.

tellement solides, que « le sol factice, ne tremblait pas sous le pied »²⁴. Les Wagddis ne vivent donc pas dans un village à ciel ouvert, comme on pourrait d'abord le penser, mais sont, comme nous, sous la protection des feuillages.

Terminons par *Les Enfants du Capitaine Grant* dont le cas est exemplaire : Harry Grant, lors du naufrage de son navire *Le Britannia*, entre les Tuamotu et la Nouvelle-Zélande, est d'abord sauvé, avec une partie de son équipage, grâce à un arbre gigantesque sur lequel ils se réfugient. Puis ils échouent sur l'île Tabor que les cartographes appellent aussi l'île Maria-Teresa. Cette robinsonnade est l'occasion une fois de plus de montrer que le monde civilisé, incarné par le *Britannia*, peut disparaître corps et âme face à une nature hostile. Cependant, l'homme, s'il sait composer avec la nature, survivra. Harry Grant construira donc une maison « ombragée par des gommiers verdoyants »²⁵ qu'il habitera deux années avant qu'on ne le retrouve.

Cette première approche, dont nous pourrions multiplier les exemples, permet de dégager des constantes : les personnages principaux de Verne sont souvent des citadins, mais qui ont besoin pour vivre heureux de cohabiter avec la nature, entendons ici de vivre sous les arbres. Ceux dont les péripéties les malmènent davantage ont besoin, pour survivre, dans un premier temps, de se fondre dans la nature, c'est à dire de profiter également de l'ombre protectrice des arbres, pour ensuite, dans un deuxième temps, retrouver une paix intérieure. L'harmonie recherchée passe ainsi par le fait de vivre à l'ombre des arbres et aussi, il faut le souligner, par la proximité avec une source d'eau. On s'aperçoit que l'élément liquide n'est jamais bien loin de l'évocation des arbres : lacs souterrains, réseaux d'eau courante, chantier naval, cataracte, ruisseau, mer...

Deuxième piste qui s'est ouverte : lorsque l'ombre des arbres n'est pas associée à l'habitation, elle jalonne le parcours, le cheminement des personnages, aux sens propres et figurés²⁶.

Ainsi dans *Les Indes Noires*, le deuxième chapitre, intitulé « Chemin faisant », évoque le trajet du steam-boat qui transporte le héros, l'ingénieur James Starr, d'Édimbourg aux fosses de la houillère de Stirling. Ce trajet se fait sous « les grands arbres des deux rives »²⁷. Lorsque le voyage doit se poursuivre à pieds, le protagoniste « prit une route qui s'enfonçait dans les terres sous les grands arbres »²⁸. Et c'est le cheminement inverse que suivra sa fille des années plus tard, encore une Hélène, surnommée Nell, lorsque adolescente, elle quittera la fosse pour la première fois. Alors que ses poumons aspirent enfin de l'air pur et qu'elle découvre ce que sont le ciel et les nuages, c'est à l'ombre de grands arbres que cette seconde naissance s'opère.

Dans *Une Ville flottante*, c'est au pied des chutes du Niagara, étape primordiale dans leur cheminement, sur Goat Island, l'île de la Chèvre, couverte d'arbres, que les personnages vivent un moment de pur bonheur. « La nature, en cet endroit, l'un des plus beaux du monde, a tout combiné pour émerveiller les yeux »²⁹ écrit l'auteur. Et les héros courent « sous ces grands arbres », dans le « tonnerre des eaux » et les « nuages de vapeur humide »³⁰.

Au tout début du *Rayon vert*, les oncles dévoués de miss Helena Campbell, soucieux de l'avenir de la jeune fille, sont en train de régler les détails de son futur mariage, dont elle ne sait rien, avec un jeune scientifique. Pendant que son chemin de vie se décide, les oncles, « tout en parlant, observaient à travers les losanges de la vaste baie ces beaux arbres du parc, sous lesquels Miss Campbell se promenait en ce moment »³¹. Quelques pages plus avant, alors qu'Helena a annoncé son projet d'aller admirer le Rayon Vert, dont on pourrait ajouter aux motivations esthétiques la probable volonté de fuir ou retarder un mariage arrangé, une partie du trajet qui les mène à la station balnéaire d'Oban se fait par voie terrestre, « sous les sapins, les chênes, les mélèzes et les bouleaux »³².

Le roman *20000 lieues sous les mers* présente, lui, cette particularité de n'évoquer l'ombre des arbres que dans ce contexte de cheminement, de trajet, que celui-ci aboutisse d'ailleurs à un mieux-être ou à

²⁴ *Ibidem*, p.138.

²⁵ Jules VERNE, *Les Enfants du Capitaine Grant*, Le livre de Poche, « Classiques », Paris, 2005, p.589.

²⁶ Pour l'aspect cheminement initiatique des romans verniens, lire l'essai de Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, Les Éditions du Sirac, 1973.

²⁷ Jules VERNE, *Les Indes noires*, *op.cit.*, p.13.

²⁸ *Ibidem*, p.21.

²⁹ Jules VERNE, *Une Ville flottante*, *op.cit.*, p.127.

³⁰ *Ibidem*, p.127.

³¹ Jules VERNE, *Le Rayon vert*, *op.cit.*, p.8.

³² *Ibidem.*, p.23.

une source de dangers supplémentaire. La première occurrence, assez tardive, est associée au sentiment de liberté retrouvée. En effet, après deux mois passés sous les eaux à bord du Nautilus, invités ou plutôt prisonniers du capitaine Nemo, les personnages touchent terre et débarquent en Papouasie. La végétation est luxuriante et après avoir indiqué un certain nombre d'essences d'arbres, l'auteur nous informe que les héros sont heureux d'avancer « sous l'abri de leur voûte verdoyante »³³. Il s'agit en fait de trouver de la nourriture (et cela aboutira à la découverte de l'arbre à pain) et éventuellement d'échapper à l'emprise du Capitaine Nemo en profitant de la densité de la végétation. Mais l'épisode le plus original concerne une plongée sous-marine au cours de laquelle l'équipage du Nautilus, vêtu de scaphandres, progresse dans les fonds abyssaux de l'océan. « C'était la forêt immense, les grandes végétations, les énormes arbres pétrifiés »³⁴, écrit Jules Verne pour évoquer les coraux géants qui entourent les aventuriers. « Nous passions librement sous leur haute ramure »³⁵. Le spectacle émerveille les plongeurs et l'auteur de préciser que ces « arbres minéralisés couvraient auparavant les animaux de leur ombre »³⁶, comme si l'absence d'ombre, normale à cette profondeur, puisque c'est l'obscurité totale, devait être compensée par l'évocation de son ancien rôle protecteur. D'ailleurs l'absence d'ombre n'est pas totale puisque « les lampes projetaient sur cet espace une sorte de clarté crépusculaire qui allongeait démesurément les ombres »³⁷. L'homme supplée ainsi à la nature en offrant une source artificielle de lumière, et redonne l'ombre à l'arbre.

Enfin, dans *Les Enfants du Capitaine Grant*, la traversée de l'Australie permet aux protagonistes d'apprécier à sa juste valeur le pouvoir salvateur de l'ombre des arbres. Si la flore locale s'est adaptée aux conditions extrêmes du pays, et n'offre par conséquent que peu d'ombre, les « productions transplantées des climats européens, le pêcher, le poirier, le figuier, l'oranger, le chêne lui-même, furent salués par les hurrahs des voyageurs, qui ne s'étonnèrent plus de marcher à l'ombre des arbres de leur pays »³⁸. S'ils sont si contents c'est que l'ombre représente la vie, et puisque ces citadins sont incapables de s'adapter assez vite pour survivre, pour une fois c'est l'homme dit « civilisé » qui va importer depuis son pays d'origine un élément de la nature qui va pallier la flore locale.

Pour conclure, ce qui est marquant chez Jules Verne, ce n'est pas tant la présence des arbres, évidemment, chez un romancier qui propose de parcourir le monde, c'est cette évocation quasi systématique de leur ombre. Même lorsque l'auteur dit l'absence de l'ombre, comme il y est fait mention à deux reprises dans les quarante-neuf romans, c'est encore et toujours une façon de l'évoquer.

Mais que peut l'ombre d'un arbre sur le texte vernien ? C'est qu'elle y fait bouger celle des personnages. Elle actionne, elle machine, elle sert de moteur, et on le constate avec ces exemples, les arbres et leurs ombres sont parfois des adjutants, parfois des opposants. L'ombre de l'arbre fait partie, comme le dit Philippe Bonnefis, de cette *mêkhanê* générale complexe chez Verne³⁹ et offre ainsi la tentation de la démonter pour mieux en comprendre les rouages.

BIBLIOGRAPHIE

BONNEFIS, Philippe, *Mesures de l'ombre*, Presses Universitaires de Lille, 1987.

CHESNEAUX, Jean, *Jules Verne, un regard sur le monde*, Paris, Bayard, 2001.

MAUDHUY, Roger, *Jules Verne : la face cachée*, Paris, Éditions France-Empire, 2005.

MINERVA, Nadia, *Jules Verne aux confins de l'utopie*, Paris, L'Harmattan, 2003.

MONTES, Christian, *Jules Verne et la géographie*, Paris, L'Harmattan, 1995.

PICOT, Jean-Pierre (dir.), *Jules Verne, Cent ans après*, Actes du Colloque de Cerisy, Rennes, Terres de Brume, 2005.

SANCHEZ-CARDENAS, Michel, *Voyage au centre de la Terre-Mère : Jules Verne chez le psychanalyste*, Paris, Albin Michel, 2005.

³³ Jules VERNE, *20000 lieues sous les mers*, Le livre de poche, Paris, 2001, p.185.

³⁴ *Ibidem*, p.231.

³⁵ *Ibidem*, p.231.

³⁶ *Ibidem*, p.344.

³⁷ *Ibidem*, p.231.

³⁸ J. VERNE, *Les Enfants du Capitaine Grant*, op.cit., p.359.

³⁹ Philippe BONNEFIS, *Mesures de l'ombre*, op.cit., p.18.

TANIZAKI, Junichirô, *Éloge de l'ombre*, Paris, Verdier, 2011.

VIERNE, Simone, *Jules Verne et le roman initiatique*, Les Éditions du Sirac, 1973.